

V

Récit de Daniel Sanz, quarante-huit ans, chauffeur routier

Toute une tripotée de gosses. D'un seul coup dans mes phares. Et qui lèvent les bras en l'air :

—Arrêtez-vous ! Arrêtez-vous ! Vous les auriez vus, tous la bouche grande ouverte. Pas la peine de savoir lire sur les lèvres comme les sourds-muets. C'était clair, ce qu'ils voulaient : monter dans mon camion.

J'ai pas eu à freiner beaucoup. La route est mauvaise à cet endroit, alors là avec la pluie c 'était le pompon. C'était à la sortie d'un virage serré, en plus. Bref, j'étais presque déjà à l'arrêt. Bon. J'ouvre la portière passager et les voilà qui .grimpent. J'en compte un, deux, trois, quatre. Tous trempés comme des soupes, à dégouliner de partout. Et deux de plus ! Et allez ! Et ça se ressemble tout. Et ça grelotte que les mâchoires en claquent. Je crois que c'est fini et je crie au dernier:

— Ferme bien !

Mais je t'en fiche, il se retourne, descend sur le marchepied, il tend les bras et se redresse avec quoi dans les mains, je vous le donne en mille, un bébé !

Alors là, scié que je suis ! Scié !

— Où vous allez comme ça ?

Pas de réponse. Le plus grand s'assoit à côté de moi et fait un vague signe comme quoi ils vont « là-bas devant ». Moi, j'éclate de rire.

— Où c'est que vous habitez ?

Là-bas devant aussi ! C'était tout « là-bas devant » avec eux ! Bon, on verra ça, je me suis dit. Dans la couchette j'ai des couvertures. Je tends le bras et j'en tire deux.

— Mettez-vous ça sur le dos !

Et les voilà qui se déloquent à moitié. Ça quitte les pull-overs, les chemises et ça s'enroule dans les couvertures. Le chantier dans la cabine ! On aurait dit une nichée de chiots dans leur panier. Alors j'ai dit :

— Les plus petits ont qu'à passer dans la couchette.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Ça se grimpe tout les uns sur les autres. Ça se piétine. Sans rigoler, tout ça.

Ça m'a frappé, ce détail. Parce que des mômes qui grimpent dans ma couchette à quatre pattes, ça doit rigoler normalement, non ? Se chamailler. Eh ben, eux non. Enfin au bout d'un moment, il reste plus que les deux grands devant, avec le petit entre eux. Je demande :

— Quel âge qu'il a le petit ?

Pas de réponse.

— D'où c'est que vous venez comme ça ? Vous vous êtes sauvés ?

Silence. Alors là je me suis dit : mes lascars, votre affaire est pas bien claire.

Ma première idée, c'était de les déposer tous à la gendarmerie du patelin. Seulement je savais pas où ce qu'elle était, cette fichue gendarmerie, et puis ça m'obligeait à faire demi-tour. Vous avez déjà fait demi-tour avec un trente-cinq tonnes, vous qui causez si bien ? Alors j'ai dit : allez, va pour Périgueux. Y a soixante bornes, une heure de route à tout casser, tu les déposes là-bas. J'ai eu tort, je le sais maintenant, mais c'est facile à dire après. Y'a que ceux qui font rien qui se trompent pas.

Le temps que je réfléchisse à tout ça, que je pèse le pour et le contre, figurez-vous que ça s'était tout endormi d'un coup, hop là. La vie est bizarre, me dites pas le contraire. Un quart d'heure avant j'étais tout seul dans mon bahut à écouter RTL et voilà que d'un coup on était huit là-dedans. Sept qui dormaient et un qui rigolait : moi. Et le plus drôle, c'est qu'avant de les faire monter, j'étais justement en train de penser à mes gosses, à mes gosses à moi. Enfin à ceux que j'ai pas, vu que Catherine et moi on peut pas en avoir. Ça me travaille, parce que je les adore, moi, les gosses. On en aurait rien qu'un, y'aurait pas plus heureux que nous. Parfois, je me vois en train de le cajoler, de lui dire des mimis et tout ça. Et quand je me rends compte que je parle tout seul dans mon camion, ça me rend triste.

Et ceux-là qui me tombent du ciel, comme ça, en pleine nuit, comme des chats perdus. « Pauv' gosses », je me suis dit et j'ai pas pu m'empêcher d'avoir un peu pitié. Faut dire qu'ils étaient drôlement fagotés.

Les fringues, c'était pas du Chevignon, je vous le garantis.

Un peu avant Périgueux, il y a un patelin avec la gendarmerie juste au bord de la nationale. On peut pas la rater. Je me gare sur le parking pas loin, j'arrête pas le moteur, je descends sans claquer la portière. Je jette un dernier coup d'œil aux gosses et je marche jusqu'au bâtiment. Je vous jure qu'ils dormaient tous comme des souches quand je les ai laissés, ou alors c'était drôlement bien imité, bouche ouverte et compagnie. Bref, j'arrive à la porte de la gendarmerie. Je sonne une fois, deux fois. Ça s'allume à l'étage et au bout de trente secondes un gendarme en pyjama ouvre la fenêtre et me demande ce que je veux. Je lui explique sans trop pousser la voix que j'ai dans mon bahut une portée de drôles de petits chatons et qu'il ferait bien de jeter un coup d'œil. Il me dit qu'il arrive. Je me grille une cigarette en l'attendant. La pluie s'était calmée. Il finit par se pointer et on s'avance tous les deux vers le camion.

Bon, le suspense est pas bien grand, hein ? Facile à deviner. Quand j'ai ouvert la portière pour montrer ma capture au gendarme, j'ai eu l'air finaud : il y avait plus personne à bord. Plus personne, je vous dis.

Envolés. Tous ! Fftt ! Et pas la trace d'une chaussette oubliée, rien. Juste les deux couvertures en boule sur le siège passager.

On a inspecté les parages avec ma torche électrique. Que dalle. Alors j'ai arrêté le moteur et je suis allé faire ma déposition. Quand je suis reparti, il était pas loin de trois heures et demie du matin. D'où est-ce qu'ils sortaient, ces mômes, où ils allaient, mystère et boule de gomme. A se demander s'ils existaient vraiment, si j'avais pas rêvé. J'ai repris la route, et au bout d'un moment, à tout hasard, j'ai dit comme ça, pour moi-même : « Bonne chance, les gars », à voix haute, et j'ai essayé de penser à autre chose.

VI

Récit de Rémy Doutreleau, quatorze ans, frère de Yann

On a quitté nos habits mouillés et on s'est entortillés dans les couvertures. Yann s'est blotti entre Fabien et moi, il a fermé les yeux mais je le connais bien et j'ai su qu'il dormait pas. Les petits se sont entassés dans la couchette derrière nous. Le chauffeur a posé quelques questions au début : où on allait, d'où on venait, tout ça. J'ai montré devant, dans le vague. Il a eu l'air de s'en contenter. En tout cas il a plus rien demandé.

Il faisait tiède. Le moteur tournait bien rond, bien chaud. La route défilait dans les phares, très noire sous la pluie, les arbres sans feuilles tendaient leurs doigts tout maigres vers le ciel, parfois on traversait un

village endormi, puis une plaine. J'aurais voulu rester toujours dans ce camion. Qu'il roule sans jamais s'arrêter, jusqu'au bout de la nuit, jusqu'à l'Océan. Parce qu'il roulait vers l'ouest, ça j'en étais sûr. Vers ce pays que Yann nous avait montré de son doigt, une nuit d'été, par la petite fenêtre de notre chambre. Il avait dit :

— Là-bas c'est l'Ouest. Le ciel est plus grand qu'ici, et puis il y a l'Océan.

L'Océan... On s'était demandé où il avait péché ça, vu qu'il avait à peine quatre ans à l'époque et que personne avait pu lui dire. Mais bon, on s'étonnait déjà plus de rien avec lui. En tout cas, on l'avait cru sans hésiter et depuis, chaque fois qu'on regardait par cette fenêtre, on voyait plus le pré du père Colle avec ses pommiers, ni la clôture ni la mare. On se crevait les yeux sur la ligne grise de l'horizon et on voyait le ciel s'agrandir, on voyait l'Océan. On l'entendait même, avec ses énormes vagues qui brassaient le sable de la plage, vraoutch...

C'est pour ça. Ce camion qui nous emportait dans cette nuit magique, ce camion roulait vers l'ouest, c'était sûr. Pour mieux en profiter, j'ai lutté contre le sommeil. J'imaginai que cet homme tranquille, là, à côté de moi, c'était notre père. Et que la jolie femme de la photo, sur le tableau de bord, c'était notre mère.

— Allez, les gars, je vous emmène faire un petit tour — il aurait dit.

Elle aurait drôlement râlé :

— Et l'école demain ?

Mais nous, on aurait crié et supplié, les sept ensemble, jusqu'à ce qu'elle cède. Et maintenant on serait là dans le camion, avec lui. Ils dormiraient tous. Sauf moi. Parce que l'aîné s'endort pas comme un bébé. Il doit veiller pour tenir compagnie à son père.

— Ça va, mon grand ? Tu dors pas ?

— Ça va — j'aurais répondu, et j'aurais été très fier.

Parce que des pères comme ça, qui traversent la nuit dans leurs camions géants, tout seuls, sans peur, tandis que tout le monde dort au chaud, moi je dis qu'on peut être fier d'être leur garçon.

J'imaginai de mon mieux, mais ce genre de truc, ça dure jamais longtemps. Le type à côté de moi, c'était pas notre père. Notre père, il a pas de camion, il ajuste un tracteur et une vieille voiture qui démarre pas en hiver. Il donne des coups de pied dedans avec ses bottes sales et il gueule si fort que ça nous fait peur.

Qu'allait-il se passer quand il nous remettrait la main dessus ? Je me suis tourné vers Yann pour qu'il me redonne un peu de courage, mais c'est le regard de Fabien que j'ai rencontré. Il m'a souri. Ça voulait dire : on est bien, non ?

Je lui ai rendu le sourire avec une petite grimace en supplément. Ça voulait dire : on est bien, oui, mais jusqu'à quand ? Puis j'ai fermé les yeux et je me suis endormi.

— On descend tous ! Vite ! Vite !

Yann nous secouait de toutes ses forces, nous tapait de ses petites mains et il rassemblait nos habits. Le camion était à l'arrêt mais le moteur tournait. J'ai vu le chauffeur qui marchait vers un bâtiment : Gendarmerie. En moins d'une minute on était tous dehors, à moitié nus, nos chaussures serrées contre le ventre. On a cavale vers le fossé et on l'a franchi comme on a pu.

— Courez ! Courez !

On a couru. À toutes jambes et tout droit. C'était plat et doux sous les pieds, un terrain de foot sans doute. Seulement ça glissait drôlement. C'est un des deux petits, Max je crois, qui est tombé d'abord. Une gamelle de première catégorie. Les pieds lui sont montés à hauteur de la tête. Puis c'est son jumeau, Victor, qui s'est pris une pelle. Tous les cinq mètres on valdinguait, à tour de rôle. Je crois qu'on le faisait un peu exprès à la fin. C'est vrai, une fois que le mal est fait, trempé pour trempé, crotté pour crotté, autant y aller carrément. C'est ce qu'on s'est dit. Il paraît que des gens paient pour prendre des bains de boue. De la boue tiède, je pense. Celle-ci était glacée. Mais c'était gratuit... Quand on est arrivés au bout du stade, il manquait Yann. On s'est retournés, on a attendu un peu et il a fini par apparaître dans la nuit. Il allait au petit trot. Il faut dire qu'il sait pas courir, Yann, il trotte, comme les bébés. On a eu un peu honte de l'avoir oublié. A quelques mètres de nous, il a glissé et s'est retrouvé sur les fesses. Ça a fait

platch dans la boue. On n'a pas pu s'empêcher de rire. Et il a ri avec nous.

À ce moment-là, j'ai su qu'on s'en sortirait. Malgré le froid, malgré la nuit, malgré la peur, malgré tout et tout, on s'en sortirait. Je suis allé vers lui et je l'ai pris dans mes bras.

Derrière nous, il y avait des gradins de bois pour les spectateurs. C'était bien un stade. On est allés se cacher dessous. On s'est blottis dans le coin le plus sombre et, à défaut d'une meilleure idée, on s'est serrés les uns contre les autres. Peu à peu on a repris notre souffle mais, quand le calme est revenu, on s'est rendu compte qu'on claquait des dents. J'ai compris que si on restait ici, on allait tous mourir de froid.

VII

Récit de Jean-Michel Heycken, quarante-quatre ans, écrivain

François m'avait prévenu :

— Tu veux du calme ? J'ai exactement ce qu'il te faut. Et par-dessus le marché, c'est un pavillon d'une beauté fulgurante. Il appartenait à mon arrière-grand-tante. Elle y est morte il y a six mois. Tu ne crains pas les fantômes ? Bien. Alors je te décris en gros : depuis la salle à manger, au décor un peu chargé peut-être mais que tu adoreras si tu apprécies les dominantes marron, tu jouiras d'une vue imprenable sur le stade municipal. Entraînement tous les mercredis, match un

dimanche sur deux. La cuisine (merci Formica) donne sur les pavillons voisins. Tu n'es pas sujet à la dépression ? Parfait. La chambre maintenant : le papier peint représente des scènes de chasse, avec beaucoup de faisans si je me souviens bien. Il y en a aussi au plafond, d'ailleurs. Voilà. Ah oui, le téléphone est coupé et il n'y a pas de téléviseur. Si tu as des problèmes, la gendarmerie est à deux cents mètres. Excitant, non ? Et un dernier détail puisque tu persistes à ne pas vouloir prendre ta voiture : le premier cinéma est à quarante-huit kilomètres. Pour y aller tu as deux cars, je crois me rappeler que le premier passe vers six heures et demie du matin. Toujours partant ?

Bien sûr que j'étais partant. Plus que jamais. Ce pavillon perdu au fin fond de la Dordogne, c'était pour moi le paradis sur terre. Le lieu idéal où j'allais enfin pouvoir écrire. Écrire le matin, le soir, la nuit, sans être jamais dérangé. Écrire jusqu'à ce que les yeux me fassent mal, jusqu'à en être courbatu. J'ai remercié François et deux jours plus tard je sautais dans le train de Limoges avec la jubilation d'un enfant qui va découvrir la mer. Comble du bonheur, c'était au début du mois de novembre ; vous vous rappelez sûrement ces semaines de froid et de pluie qu'on a eues à l'époque. Tout le monde s'en est plaint. Sauf moi, pour la bonne raison que je n'aime pas la chaleur. Ni le soleil. Il brûle les yeux et rend futile. Et surtout il m'empêche de travailler. J'aurais dû naître en Islande, en Lettonie, dans un de ces pays où il fait nuit à seize heures, enfin j'imagine.

Bref, aussitôt arrivé dans mon petit paradis, j'ai sauté avec délice dans les pantoufles de la tante Bidule, j'ai installé mon bureau sur la table de la salle à manger et j'ai commencé à écrire.

Ça s'est passé dans la nuit du 7 au 8 novembre. J'étais dans le pavillon depuis trois jours donc. Il était trois heures du matin environ. J'avais travaillé avec bonheur jusque-là et je m'offrais un petit casse-croûte dans la cuisine. Le plaisir des dieux : un reste de poulet-mayonnaise et une bière tranquille peinard avec le sentiment d'avoir fait du bon boulot. Mon roman avait drôlement bien démarré. Un petit voleur de grande surface qui tombe amoureux d'une caissière. C'est l'été, la canicule, au bord de la mer quelque part en Normandie. Plus j'avançais dans l'histoire et plus je le voyais, ce petit gars. Plus je l'aimais. En écrivant, parfois, j'en étais ému aux larmes.

Donc je termine mon festin et, en traversant la salle à manger pour aller me coucher, je jette machinalement un coup d'œil sur le Parc des Princes en dessous. D'abord je me demande si j'ai la berlue ou quoi : je vois des espèces de pantins désarticulés qui cavalent sur la pelouse et se cassent la figure tous les trois pas. Alors là, je me suis dit : il y a deux possibilités. Ou tu es complètement paf après une seule bière, ou bien l'équipe locale a perdu dimanche son douzième match d'affilée et elle s'entraîne désormais la nuit pour échapper à la honte. Je me colle le nez contre la vitre et j'essaie de mieux voir. Il me semble que les silhouettes disparaissent là-bas sous les tribunes du stade. Bizarre,

vous avez dit bizarre ? Je me tire une chaise sous les fesses et j'attends la suite des événements. Un poids lourd est stationné sur le parking de la gendarmerie. Le moteur tourne un peu puis s'arrête. Le faisceau d'une lampe de poche balaie les alentours du camion, fouille le fossé en particulier, puis s'éteint. Rien ne bouge du côté des gradins. C'est le calme plat... et la tempête sous mon crâne. Appeler la gendarmerie ? Il n'y a pas de téléphone dans mon palace. Y aller ? Pour dire quoi ? « Ils sont là, ils sont là ! » comme à Guignol ? « Ils sont là, qui ? » d'abord. Apparemment il y a un chasseur et des lapins dans cette histoire. Et que voulez-vous, dans ce cas de figure, j'ai toujours un faible pour les lapins...

Un quart d'heure s'écoule comme ça, puis le poids lourd démarre et s'en va.

Ils n'attendaient que ça, mes lapins, et les voilà qui pointent le bout de leurs oreilles. J'en compte un, deux, trois... six. Cette fois, ils ne courent plus, ils progressent à la queue leu leu, le long de la ligne de touche. Mais qu'est-ce qu'ils serrent tous comme ça contre leur poitrine ? Je finis par les distinguer assez pour m'en rendre compte et là, stupeur : ce sont leurs habits ! Ils sont à moitié nus ! Dehors, il ne fait pas cinq degrés et ils sont à moitié nus ! Ce sont des garçons de douze ou treize ans, maigres comme des chats de gouttière. À trente mètres de distance, on leur compterait les côtes. Voilà qu'ils s'avancent tout droit dans ma direction et s'arrêtent juste sous ma fenêtre. On reste un

moment comme ça : eux transis de froid, l'air désespéré, moi immobile derrière le rideau. Je vais pour ouvrir quand mon regard tombe sur un détail et là, c'est le coup de grâce. Figurez-vous que le dernier garçon, le plus grand semble-t-il, porte un tout petit enfant dans ses bras ! Il l'a enroulé dans un pull, et on voit la grosse tête ronde qui dépasse. Soudain le mioche dégage un de ses bras, pointe son index devant lui et aussitôt tous démarrent comme un seul homme dans la direction indiquée. J'ai connu pas mal de petits enfants dans ma vie, mais avec une autorité pareille, j'avoue que c'était la première fois.

Je fonce dans la cuisine pour ne pas les perdre de vue et je retrouve ma fine équipe derrière le pavillon des voisins. Au bas d'une porte de service, il y a une chatière. Le môme se fait déposer là et entreprend de se faufiler à l'intérieur. Pas de problème jusqu'aux fesses, mais ensuite il a beau gigoter, rien à faire, ça ne passe plus. Un des garçons essaie de le pousser et reçoit un coup de talon dans la figure. Les autres regardent sans rire. Sans rire. Ça m'a frappé, ça. Finalement le petit ressort, se retourne, passe ses jambes d'abord et disparaît aussitôt à l'intérieur. Au bout de quelques secondes, la porte s'ouvre. Ils entrent tous, très vite, sans bousculade.

A peine sont-ils dedans que la pluie redouble. Mes yeux restent accrochés à la porte. Mon petit voleur amoureux est à des années-lumière.

VIII

Récit de Agathe Merle, soixante-quatorze ans

Des écureuils, d'après Maurice ! Des écureuils ! Le pauvre, il s'arrange pas avec l'âge. Est-ce qu'on a déjà vu des écureuils ouvrir un pot de confiture ? Les boîtes de gâteaux secs je veux bien, ils auraient grignoté l'emballage, mais mon pot de rhubarbe, franchement ? J'irais bien demander au voisin s'il y a rien eu chez lui mais j'ose pas déranger. C'est un écrivain. Je le sais par François, l'arrière-petit-neveu de la pauvre Germaine. Il est là pour deux ou trois semaines, cet homme. Il a besoin de calme pour travailler, il faut pas le déranger. Alors je dérange pas. Et pourtant j'en aurais à lui raconter. C'est pas les histoires qui manquent, ici.

Mon idée à moi pour la confiture, je la dis à personne parce qu'on me rirait au nez, mais n'empêche que je la soutiens mordicus : qu'est-ce qui est assez petit pour passer par la chatière, et qui a des doigts pour dévisser le pot de rhubarbe ? Tournez et retournez la question comme vous voulez, mais si vous avez pour deux sous de jugeote, vous arriverez à la même réponse que moi : c'est un singe. Un singe, je vous dis. Qui se sera échappé d'un cirque. Et voilà.

En attendant, je vais dire à Maurice de clouer la chatière. La Minette fera ses besoins dans sa litière et puis c'est tout.